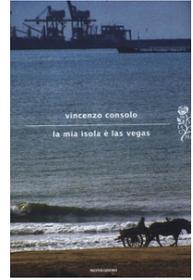


Commentaires de lecture du 23 mai 2017

CONSOLO Vincenzo (1933-2012) *La mia isola è Las Vegas* (Mondadori, 2012, 248 p.)

Vincenzo Consolo (1933 – 2012), écrivain, journaliste, essayiste, a connu la notoriété en 1976 avec *Il sorriso dell'ignoto marinaio*. *La mia isola è Las Vegas*, recueil de 52 textes (nouvelles, récits, chroniques), écrits de 1957 à 2011 a été publié posthume.

Les premiers textes de ce volume nous plongent dans la Sicile des années 60, une Sicile figée dans des traditions et des préjugés séculaires.



La brève nouvelle *Il magnolio*, qui ouvre le recueil, est particulièrement poignante. Elle est construite autour d'un jeune orphelin au physique ingrat que sa tante vient de retirer de l'orphelinat de Messine. Le jeune garçon – il n'a pas de nom – redécouvre la campagne. Pas la campagne laborieuse de son oncle, des paysans qui s'échinent sur une terre ingrate mais une campagne de la liberté, du désir, de l'accord au monde, à la nature. Toute entière contenue dans le magnolia aux somptueuses fleurs parfumées qu'il projette de cueillir à foison. Sous le magnolia, le dos appuyé contre le puits, il oublie la génisse qu'il est censé surveiller et s'abandonne à une joie et à des rêveries très sensuelles. Jusqu'au jour où sa tante, lasse de sa nonchalance, décèle la raison de son peu d'entrain au travail, le *malocchio*, qu'elle tente d'exorciser. L'enfant s'enfuit, il sent que le jour est venu de cueillir les fleurs, toutes les fleurs qu'il dispose en tapis auprès du puits : il en fait un lit sur lequel s'étendre. Quand au petit matin il se réveille les fleurs ont noirci : il faut leur trouver une tombe, le puits. Il jette alors, une à une, les fleurs dans le puits jusqu'au moment où, se hissant sur la pointe des pieds, il tombe lui aussi. Dans les champs, les paysans, en sueur, sont déjà au travail.

Ce petit récit métaphorique, au style sobre et élégant, est d'une concision remarquable.

Tout aussi poignante est la troisième nouvelle, *Grandine come neve*, qui s'ouvre sur une pluie battante. Derrière la porte close d'une maison, deux hommes, une femme et un enfant veillent un mort auquel le prêtre a refusé l'accès à l'église : ils n'étaient pas mariés, il a refusé les sacrements. Il n'en est pas question. Désespérée, la femme demande aux deux amis du défunt de l'aider à transporter le corps dans l'église où ils le veilleront toute la nuit. Elle recharge le feu, laisse l'enfant endormi (un enfant malingre, enfant du péché). Quand elle rentre au petit matin le feu est éteint. Il y aura deux cercueils, celui de l'enfant escorté par les femmes suivi de celui du père escorté par les hommes. Tous précédés du prêtre dans son surplis blanc et des enfants de chœur. Deux enterrements en un sous l'œil d'une nature impassible.

A côté de ces textes narratifs, écrits dans une prose poétique, toute en retenue, et qui récupèrent la mémoire, « mère de la poésie », le recueil offre d'autres textes qui relèvent de la chronique. Tous s'articulent autour des deux pôles que sont, d'une part la Sicile, (des racines, de l'enfance, des modèles et des amitiés littéraires, Sciascia, Bufalino, Pirandello) et d'autre part le Milan de *l'émigré paysan*, la nature et la culture. Il ne s'agit plus de narrer mais simplement d'écrire avec l'espoir de changer le monde comme nous le rappelle Rita Borsellino : « *Sognava una Sicilia capace di cambiare, rinascere, riscattarsi. Odiava la mafia e con le sue opere e il suo impegno è stato un faro della lotta per la legalità.* » Emblématiques à cet égard *Un filo d'erba al margine del feudo* qui évoque le syndicaliste Carmelo Battaglia tué à coups de *lupara* et abandonné à genoux, face contre terre. Ou encore *Amore di madre*.

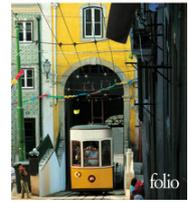
La langue est d'une grande beauté, souple et élégante, riche de toutes les « greffes » de ces mots oubliés ou rejetés que Consolo a recherchés avec passion et qui lui donnent une couleur et une identité

Louissette CLERC
mai 2017

TABUCCHI Antonio (1943-2012), *Pereira prétend* (1995, C.Bourgois, 2010 Gallimard Folio, 224 p. trad. Bernard Comment) titre it. *Sostiene Pereira. Una testimonianza*, Feltrinelli, 1994

Antonio Tabucchi
Pereira prétend

Du récit de Pereira, témoin de sa propre vie, le narrateur n'avance rien sans nous mettre comme en garde par cette incise, sans cesse répétée, « Pereira prétend », non pas que Pereira ne soit pas digne de foi, mais parce qu'en témoin modeste, en bon journaliste qu'il est par son métier, il doute de ce qu'il vit en ce mois brûlant d'août 1938, à Lisbonne, sous la dictature de Salazar.



Pereira est un personnage éminemment sympathique qui tout en "prétendant" ne prétend à rien mais tend du plus profond de lui-même vers sa vérité ultime. Veuf inconsolé, cardiaque, amoureux de la littérature française, obsédé par la mort, ce sexagénaire essoufflé va reprendre souffle et s'avérer héroïque.

C'est par le biais d'un travail de traducteur d'auteurs français (Balzac et Daudet, Mauriac et Bernanos) et de rédacteur de nécrologies d'écrivains célèbres pour la rubrique culturelle du *Lisboa*, journal dit apolitique, que le repentir obscur qui taraude Pereira va le conduire comme malgré lui à une métamorphose.

Ce qui l'aidera à passer le cap est la force de levier d'une trinité bouleversante : un jeune couple de révolutionnaires, un joyeux diététicien qui va le convaincre d'alléger le poids de son corps et de son passé et un vieux curé au verbe audacieux qui ne s'embarrasse pas de faux-semblants et défend les Républicains.

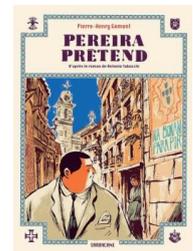
Richesse extraordinaire de ce texte, de ce témoignage intime sans la moindre esbroufe, de portée universelle, entre l'obsession de la mort et l'avènement d'une renaissance, entre comique et tragique, entre document et fiction. Cette ambiguïté source de poésie et d'humour évoque l'écriture de Fernando Pessoa, grand modèle et passion vitale d'Antonio Tabucchi.

Quant à son inspiration, Tabucchi nous confie en postface que *le docteur "Pereira est entré dans sa vie comme une âme en train de voyager dans l'air qui avait besoin de lui pour se raconter, pour décrire un choix, un tourment, une vie.*

Le lecteur retiendra, amusé autant qu'ému par ce récit plein d'optimisme, le conseil du docteur Cardoso à son patient désespéré à qui il donne rendez-vous hors des frontières à St Malo : « Arrêtez de fréquenter le passé et fréquentez le futur ».

Nicole ZUCCA
mai 2017

TABUCCHI Antonio, *Pereira prétend* : BD de Pierre-Henry GOMONT (Sarbacane, 2016, 150 p., adaptation du texte de Tabucchi traduit chez Gallimard par Bernard Comment)



Une belle adaptation en BD d'une œuvre littéraire célèbre. L'atmosphère de Lisbonne à l'été 1938 est bien rendue : chaleur pesante du mois d'août, bleu scintillant du ciel atlantique, beauté des vieilles rues et des monuments, présence diffuse de la police, société composite de personnes inféodées au régime et de gens honnêtes qui subissent la dictature de Salazar.

Le travail de P.H. Gomont est d'abord et surtout visuel : c'est le dessin qui s'impose, l'histoire se déroule au fil des images, explicitée par des extraits seulement du texte original. On y perd forcément sur le plan littéraire, mais le fond du récit de Tabucchi est bien présent.

Toutefois le format même de la BD, planche après planche, ne permet pas de reproduire la scansion du livre dont les 25 chapitres commencent et finissent tous par l'obsédant "Pereira prétend". En conséquence l'impression d'une déposition / témoignage - et donc de la transcription objective d'un événement s'étant réellement passé - ressort beaucoup moins que dans le livre. Mais l'évolution de la prise de conscience du protagoniste, le fait qu'il s'engage progressivement sans s'en rendre totalement compte dans la résistance à la dictature, tout cela est bien rendu.

Les personnages secondaires sont aussi très bien croqués, on retrouve vraiment ceux du livre : les deux jeunes rebelles, le père franciscain (bizarrement ici dominicain), le médecin-confesseur, le directeur de journal salazariste, la concierge-indic, etc.

En dernière de couverture est reproduite une citation de Tabucchi : « *Pereira prétend* est un roman existentiel résolument optimiste ». C'est selon moi une bonne définition de l'œuvre, j'ai ressenti cela tant à la lecture de la BD qu'à celle, auparavant, du livre.

François GENT
mai 2017

LEVI Carlo, *Le parole sono pietre* (1945, Einaudi 2010) trad. Laura Brignon chez NOUS, 2015, 176 p. : *Les mots sont des pierres. Voyages en Sicile*



Le livre de Carlo Levi concerne la Sicile décrite dans ses formes géographiques, historiques et humaines à travers des faits qui s'enchainent, émaillés de dialogues vifs et rapportés par l'auteur dans un style pudique, descriptif et pétri d'humanité.

A travers trois récits qui composent l'ouvrage renvoyant aux années 51 et 52 pour les premiers et 55 pour le troisième, Carlo Levi montre comment un mythe s'enracine dans le récit tant collectif qu'individuel des opprimés en lutte pour la justice et la vérité contre la mafia et l'Etat avec pour seule arme leur foi, leur solidarité et leur courage.

Ces récits recourent l'évolution occidentale du vingtième siècle et l'on y croise un maire de New-York, enfant du pays revenu au village d'Isnello, Francesca, la mère du syndicaliste Salvatore Carnevale, hurlant de douleur "des mots comme des pierres", les habitants de Catane au pied de l'Etna, figure nourricière et monstrueuse à la fois...

Ce n'est pas cette fois le récit du séjour prolongé d'un exilé politique que Carlo Lévi nous livre ici, mais le regard aigu d'un voyageur qui sait porter au jour sans prendre parti les profondeurs d'un peuple sicilien en quête de sa juste dignité.

Anne-Marie AUDUBERT
mai 2017